

# Aux innocents les mains pleines : [suite]

Autor(en): **Aghonne, Mie D'**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **19 (1881)**

Heft 48

PDF erstellt am: **26.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-186615>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

morale catholiques; mais le culte! Mais ces pratiques extérieures! Comme c'est mesquin! Avouez qu'il serait bien mieux de s'en passer. La religion y gagnerait beaucoup.

Brucker qui, jusque-là, s'était montré envers son interlocutrice de la plus exquise courtoisie, se lève, comme poussé par un ressort, la prend par la taille et lui dit :

— Ah ma grosse dondon, que tu as d'esprit!

— Monsieur, fit la dame indignée, en reculant de trois pas, pour qui me prenez-vous. Vous ignorez donc les premiers éléments de la politesse.

— Madame, lui répond Brucker, pardonnez-moi de n'avoir pas compris que vous exigiez pour vous un culte extérieur qui vous semblait tout à l'heure de si peu d'importance. Le culte extérieur chez les catholiques n'est autre chose que les formes de la politesse et du respect que l'homme doit rendre à Dieu.

#### L'âmo dinsé.

Naquoué n'étai pas pipatson; mâ se ne fougâvê pas, nielliâvê tant mé, et sè tegnâi 'na tabatire adé plieinna d'Holande âo dè fin Maraco. On dzo que l'étâi z'u pè 'na fâire, l'allâ dinâ à n'on cabaret iô sè trovâ avoué on allemand, solet à 'na petita trabilia. N'étâi pas onco bin lo teimps dè la salarda; mâ tot parâi on lâo z'ein apportâ on petit saladier. L'allemand qu'avâi fort appétit et que ne fasâi què todrè et avalâ po ne rein paidrè dè sa porchon, vâi lo premi arrevâ ellia salarda, et l'allugâvê tant que pas petout l'est su la trabilia lâi vouidè tot lo pâivro dessus, po ein dégottâ Naquoué. Naquoué que ne s'étâi dza pas resservi d'épenatsès, dâo tant que sè redzoïssâi dè medzi cauquîès folliès dè rampon, lâi fâ, tot furieux :

— Tsancro dè tadié! quinnè manâirès est-te cèin?

— Oh! c'est moi l'aimer comme ça! repond l'allemand, que terivè dza lo saladier contrè li.

— Ah! c'est vous l'aimer comme ça, eh bin atteind, tsaravouta!

Adon Naquoué soo sa tabatire, et devant que l'autro aussè pu sè servi onna fortsettâ de salarda, ye vouidè son Maraco permi cé rampon et sè met à remouâ avoué la coulhi et la fortsetta dzauna.

— Impécile! se lâi fâ l'allemand, c'est ine gochonerie; on pé pli mancher.

— L'âmo dinsé! lâi repond Naquoué, qu'étâi revenu tot dè bouna.

#### On remachémeint bin mretâ.

On lulu qu'avâi bu on fort coup, fe reinmenâ pè dou citoyeins qu'ein eurent pedi. Arrevâ à l'hotô dâo soulon, sa fenna lâo vint âovri, et quand lâi eurent reindu se n'homo, le lè remachâ bin adrâi, et mé que ne faillâi.

— Oh! n'ia pas dè quiet tant remachâ, se front lè dou gaillâ, ébahi d'ouèrè ellia pernetta.

— Coumeint n'ia pas dè quiet! se le repond; quand on dzo dè boutséri on vo z'apportè on bet

de sâocesse à grelhi avoué trâi coutelettès. sarâite pas molhonéto dè ne pas derè grand maci? Ora sta né que vo m'apportâ tota la bête, l'est bin lo mein que pouéssô féré dè vo remachâ.

#### 3 Aux innocents les mains pleines.

Simon prit la porte et sa femme l'entendit chanter, à tue-tête, en descendant l'escalier et même tout un bou de la rue.

— Eh bien! si ce que je lui dis ne lui fait pas plus d'effet que cela, ça va être du joli, d'ici à quelque temps, murmura Jeanne, attristée, en reprenant son ouvrage.

Après avoir demandé à Simon ce qui lui restait, de l'argent touché chez le patron, elle avait vu qu'il n'y en avait guère, pas même assez pour payer le boulanger.

Quant au reste de la dépense, c'était sur son gain tout seul qu'il le lui fallait prendre, et ce qu'une femme gagne, à tirer son aiguille, n'est pas bien lourd, surtout quand elle emploie une partie de sa journée à tenir son ménage bien propre, pour que l'homme se plaise chez lui et lorsqu'elle dépense encore quelques-unes de ses heures pour faire ses provisions et pour apprêter les repas.

Simon avait en effet une bien mauvaise habitude d'aimer si fort le cabaret.

— La forge donne soif, disait-il, quand son patron ou les autres personnes qui lui portaient de l'intérêt lui disaient, sous forme de plaisanterie, pour ne pas le fâcher :

— Savez-vous bien, Simon, que vous sifflez joliment le jus de la treille, depuis que vous ne tétèz plus.

Il s'était un peu privé d'aller au cabaret, pendant les premières semaines qui avaient suivi son mariage, mais l'attraction était trop grande, l'entraînement était trop vif, pour qu'il pût y résister longtemps. Aussi, peu à peu, en allant, en venant, il ne se rencontrait plus guère de *mastroquet* chez lequel il ne s'arrêtât : — un coup sur le pouce, sur le zinc, c'est vite fait! on n'y perd pas son temps, quoique on y perde, tout à la fois, son estomac et son argent.

Jeanne n'avait pas fini de pleurer! La pauvre en prenait l'habitude et les ouvriers du voisinage, ceux qui avaient été dédaignés par la jeune couturière, pour le beau forgeron, prenaient aussi leur revanche, un peu cruellement, par exemple.

— Eh bien! disaient-ils à Jeanne, lorsqu'ils la rencontraient, nous vous trompions, nous étions jaloux de Simon; Simon ne buvait pas, nous vous avertissions par malice!...

— Pas vrai, Jeanne, que vous auriez mieux fait de me prendre, lui disait chacun; je ne dis pas que j'étais aussi beau que l'était votre mari, mais vous n'auriez pas aussi, sur les bras, un homme qu'il vous faut nourrir, car, pour sûr, à la façon dont il boit sa paye, Simon ne doit pas rapporter beaucoup de quoi manger chez lui.

Jeanne baissait le front, de grosses larmes remplissaient ses yeux et elle passait, en murmurant, à l'adresse de ses anciens adorateurs.

— Bast! laissez donc, Simon est un assez habile ouvrier pour gagner deux journées, alors que vous avez bien de la peine à en faire sortir une chétive; s'il en boit une il m'apporte l'autre, et je suis contente comme cela.

Jeanne voulait bien être malheureuse, puisque c'était un fait accompli et qu'elle n'y voyait plus de remède; mais elle ne permettait pas aux autres de s'en apercevoir et d'appuyer le doigt sur sa douleur, pour la lui faire plus âprement sentir.

— Sans compter, disaient les gens qui la poursuivaient de leur pitié qui la blessait, qu'au train dont Simon y va, il se brûle le tempérament; il va trembler sous peu, il a déjà les yeux injectés, ne voyez-vous pas que c'est à l'absinthe qu'il s'adonne; sa raison n'y résistera pas

et vous aurez un de ces jours, la corvée de le conduire à Sainte-Anne.

Le cœur de Jeanne pleurait, en dedans, des larmes de sang, hélas ! elle était forcée de reconnaître que ce qu'on lui disait était vrai.

Elle entrevoyait Sainte-Anne, la folie, plus de travail, plus d'homme !... plus de famille, et cela dans un avenir trop prochain.

Alors la pauvre femme travaillait, pleurait, suppliait Simon de rester à côté d'elle les soirs, les dimanches, les jours de fête ; mais elle n'obtenait rien : — le buveur d'absinthe n'entendait rien non plus et le forgeron, quoi qu'en dit sa femme, en était arrivé à rapetisser ses journées, car il ne travaillait déjà plus comme autrefois, aussi au lieu de faire sortir deux journées, ainsi que, dans sa dignité d'épouse, elle s'appliquait à le dire, espérant le faire croire à ceux qui l'écoutaient, il gagnait bien moins qu'autrefois.

— C'est le commencement de la fin, se disait Jeanne, pour sûr, c'est ça qui nous arrive.

Bientôt Simon chercha à droite, à gauche, dans les angles des deux chambres, ce dont on n'avait pas absolument besoin tout de suite, pour le brocanter, afin d'en boire le prix, sa soif augmentait à proportion qu'il buvait davantage.

Et puis, il n'aimait pas à boire seul, le forgeron, et les camarades donc !... rien n'est gai comme une table bien garnie ; rien n'est plaisant comme de se trouver toute une troupe, autour du zinc et c'était une joie que le forgeron se procurait quotidiennement.

Tout y passa, tout !... le joli linge roux qui, lavé par les mains soigneuses de la petite femme, était devenu blanc ; la pendule, les rideaux, l'armoire même : — on n'en avait plus besoin, puisqu'il n'y avait rien à serrer dedans !...

Il y avait deux ans que cela durait et Simon avait tout nettoyé chez lui.

Par un vilain soir d'hiver, le mois de novembre n'est pas toujours beau à Paris, Jeanne était assise travaillant sans cesse ; il n'y avait plus de feu dans l'âtre, elle avait ses pauvres pieds réunis sur une chaufferette afin de se garantir du froid aigu qui mordait d'autant plus sur elle, qu'il y avait longtemps déjà que, pour acheter de quoi faire le manger au logis, les robes et bien d'autres choses encore, avaient été au mont-de-piété ; puis on avait vendu les reconnaissances et Jeanne grelottait, en cousant des robes pour les autres.

Simon rentra et, par hasard, il n'était pas gris ce jour-là.

— Ah ! te voilà, fit-elle, c'est bien, ça n'est pas dommage vraiment, et la jeune femme ne leva pas les yeux de dessus sa couture.

Qu'est-ce que tu cherches ? demanda-t-elle quelques instants après, en entendant son mari aller et venir dans leurs chambres vides.

— Rien, dit-il, en baissant la tête comme un homme qui se sent coupable, rien !...

— Tu mens, fit Jeanne, tu cherches encore quelque chose à vendre, pour aller boire ; attends un peu, tu pourras vendre ton enfant, car c'est tout ce qui te restera.

— Un enfant !... fit le forgeron, honteux et tremblant ; Jeanne, répète-moi ce que tu as dit. C'est-il vrai ? que...

— Hélas ! oui, j'ai encore ce malheur-là, avec tous les autres, lui dit-elle brusquement ; Jeanne n'avait plus d'amour pour son mari, sa tendresse s'était vite envolée : — les femmes n'aiment pas les hommes qui se grisent.

— Et tu appelles ça un malheur ? dit Simon ; tiens, faisons la paix, Jeannette, car je suis bien content, moi.

— Eh bien ! puisque tu es si content que ça, tu iras tout seul le porter aux Enfants-Trouvés ; tu vois bien que ce n'est pas avec ce que nous avons ici que nous pourrions l'élever et le nourrir.

— Voyons, ma petite Jeanne, ne sois pas méchante ; parlons du petit !... j'aime mieux ça...

L'ouvrière regarda son mari, elle lui trouvait, dans les yeux une étrange expression : — c'était vrai pourtant qu'à ce seul mot d'enfant l'ivrogne avait été transfiguré.

(A suivre.)

#### Boutades.

Au restaurant : Garçon, ces huîtres ne sont pas fraîches.

— Monsieur doit se tromper ; au reste, je ne suis pas dedans.

— Cela ne prouve qu'une chose, c'est que vous n'êtes pas à votre place.

Très spirituels, parfois, les ivrognes : « C'est drôle, disait un soir l'un de ceux-ci, en décrivant les plus capricieuses arabesques, je bois depuis ce matin et je ne suis pas encore gris. »

Tout à coup il aperçoit un énorme accroc à sa blouse : « Que je suis bête, s'écrie-t-il ; c'est tout simple, j'ai une fuite ! »

Sur le boulevard, une grosse femme bâille à se décrocher la mâchoire. Un jeune plaisant passe et s'écrie : « Ferme donc la boîte aux lettres, la levée est faite. »

C'était en 1840. Par un jour nébuleux de décembre, un gendarme suivait paisiblement la route d'Echallens à Orbe, lorsqu'arrivé dans la forêt, il fut aperçu par deux braconniers cachés dans un fourré. L'un de ceux-ci dit doucement à son camarade : « Veux-tu parier que je lui mets en bas son schako ? » — Malheureux ! fait l'autre. Aussitôt, pan,... le coup part, le schako vole au loin, et le gendarme atterré tombe à genoux. Nos deux estafiers détalent en bas le ravin ombreux qui conduit au village de \*\*\*. Là, ils entrent au cabaret, et, quelques moments plus tard, voient passer le gendarme : « Le voilà ! je t'ai bien dit qu'il n'avait rien de mal. » — Tout de même, répond celui qui n'avait pas tiré, tu aurais pourtant pu le tuer ! — Tais-toi, nigaud, j'ai miré droit dessous le pompon ; c'était seulement pour l'épouvanter.

On nous assure que l'un de ces braconniers est mort seulement l'année dernière, à un âge très avancé et après avoir chassé pendant plus d'un demi-siècle dans la contrée.

## Théâtre de Lausanne

Dimanche 27 novembre 1881

### LA VIE DE BOHÈME

pièce en 5 actes.

### LE BAL DU GRAND MONDE

comédie-vaudeville en 1 acte.

Bureau à 6<sup>1</sup>/<sub>2</sub> h. — Rideau à 7 h.

L. MONNET

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & C<sup>ie</sup>